



## Féeries

Études sur le conte merveilleux, XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle

10 | 2013

Conte et croyance

---

### Paul Pelckmans, *Le Problème de l'incroyance au XVIII<sup>e</sup> siècle*

Les Presses de l'Université Laval, « Cahiers du CIERL », 160 p., 2010

Jean-Paul Sermain

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/feeries/891>

DOI : 10.4000/feeries.891

ISSN : 1957-7753

#### Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

#### Édition imprimée

Date de publication : 20 septembre 2013

Pagination : 278-280

ISBN : 978-2-84310-253-0

ISSN : 1766-2842

#### Référence électronique

Jean-Paul Sermain, « Paul Pelckmans, *Le Problème de l'incroyance au XVIII<sup>e</sup> siècle* », *Féeries* [En ligne], 10 | 2013, mis en ligne le 20 mars 2015, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/feeries/891> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/feeries.891>

---

© Féeries

plonger dans ces débats d'outre-temps traités dans une langue vraiment extraordinaire d'à-propos et de finesse désinvolte.

Jean-François Perrin

*Le Problème de l'incroyance au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paul Pelckmans, Les Presses de l'université Laval, « Cahiers du CIERL », 160 p., 2010.

Ce petit livre est un grand livre. Il s'inscrit dans l'œuvre considérable de Paul Pelckmans et vient compléter une série d'enquêtes qui abordent l'histoire des mentalités et reconstituent comme une anthropologie des consciences en prenant appui sur les textes littéraires, depuis sa thèse sur *Le Sacre du père, Fictions des Lumières et historicité d'Édipe 1699-1775* (Rodopi, 1983) jusqu'à *Écrire l'insignifiant* (2000) et *Concurrence au monde, Proposition pour une poétique du collectionneur moderne* (2004) (à côté d'ouvrages consacrés à *Cleveland*, à *Werther*, à Isabelle de Charrière). Petit ce livre l'est par son format, c'est nous dit l'auteur « un essai » (de 159 pages + XXII) : il se refuse à effectuer des enquêtes exhaustives qui iraient se perdre dans les plus obscurs recoins avec l'espoir d'y trouver des perles ensevelies dans la poussière et inconsciemment oubliées. Il se contente d'une série d'exemples qu'il observe avec humilité : il s'agit pour lui de relever les traces d'une croyance religieuse (d'inspiration catholique). Pour cela il envisage la foi sous plusieurs aspects et dans des textes de genres variés et de nombreux auteurs. Ainsi voit-il tout d'abord sous le titre de « providences romanesques » comment Mouhy et Prévost laissent leurs personnages afficher une soumission à l'ordre divin. Puis il poursuit la même enquête chez les philosophes. Un chapitre est consacré à *Zaïre* de Voltaire et à l'élévation sur la Sainte Croix. Un autre intéresse Diderot dans les *Salons* et la manière dont il traite les toiles de sujet religieux (avec des regards sur *La Religieuse*). P. Pelckmans examine enfin comment les personnages pratiquent les sacrements : baptême, confessions, liturgies de la mort. Dans chaque cas, il prend en compte le point de vue du personnage, le contexte du passage pour remonter au point de vue de l'auteur : il cherche à distinguer ce qui relève d'*habitus* d'une société substantiellement définie par son adhésion religieuse, de formules ou en quelque sorte d'obligations culturelles ; il tente d'évaluer les gestes religieux en confrontant leur caractérisation, leur rôle dans l'œuvre littéraire avec leur signification au sein de la tradition catholique (pour l'essentiel). Si la démarche est ainsi pédestre, le regard de P. Pelckmans est ample (passant d'un domaine à l'autre, d'un

texte majeur à des *minores*, d'une période à une autre, puisqu'il commence par le premier Prévost et conclut par *Delphine* de Germaine de Staël) et surtout parce qu'il se forge des outils de compréhension assez ambitieux et subtils pour peser en quelque sorte avec finesse le degré de croyance et surtout la qualité de la croyance impliqués dans ces permanences culturelles. À cet égard, l'introduction définit avec vigueur l'enjeu de l'enquête comme la conclusion répond à l'ambition initialement affirmée. Il veut, nous dit-il p. XVIII «explorer, au ras de quelques textes précis, cette ombre portée de la tradition catholique sur tout un pan des Lumières françaises», et il fait le pari que, à côté des engagements des auteurs contre la religion, «la fiction les ramène quelquefois à leur familiarité immémoriale avec le patrimoine qu'ils s'acharnent ailleurs à renier.» Il nous promet : «Il s'agira ci-dessous de faire le tour de cette *instinctive suspension of disbelief*.» Il ne faut donc pas comprendre le titre de l'ouvrage comme le problème que pose l'incroyance au XVIII<sup>e</sup> siècle (et l'auteur nous propose un délicat état de la question dans ses «préliminaires»), mais en quelque sorte le problème que rencontre la volonté d'incroyance (plus ou moins radicale ou étendue selon les auteurs) face à la croyance qui baigne la société et trouve place dans une partie des œuvres, plus ou moins soutenue (*Zaïre* va très loin dans ce sens). P. Pelckmans apporte ainsi sa contribution à l'enquête ouverte par Northrop Frye avec *The Great Code. The Bible and Literature* (Routledge and Kegan Paul, London, Melbourne and Henley, 1982), en empruntant la voie oblique des pratiques religieuses et de leur représentation littéraire, et en observant un moment privilégié où la foi vacille : les écrivains sont alors comme les témoins d'une hésitation ou d'un trouble qu'ils peinent à reconnaître pour autant. Leur position ouvertement anti catholique et parfois athée est en effet en décalage par rapport à l'ensemble de la société et, on le sait, la Révolution se heurtera de façon cruelle à la question religieuse. C'est à l'ombre de ce grand échec qu'il faut lire l'admirable conclusion de l'ouvrage de P. Pelckmans. Il voit partout une «fêlure» dans l'évocation des pratiques et des croyances religieuses : les auteurs divers dans leurs affiliations et leurs ambitions littéraires font preuve d'un égal «désintérêt pour la dimension proprement religieuse» de ce qu'ils peignent. La religion est comme mise au service d'un accomplissement de soi, elle donne une touche de grandeur, comme une vague et pâle aura, à la recherche d'une plénitude individuelle. Voilà les derniers mots de l'auteur : «La déchristianisation aura progressé très lentement d'un point de vue statistique et aura mis plus de deux siècles à se généraliser; on est frappé de voir que, dès ses commencements premiers, elle se profile presque d'emblée, chez ceux qu'elle touche, comme un changement de cap peu ou prou irréversible. Les textes que nous

avons commentés sont tous le fait d’auteurs qui avaient pris leurs distances par rapport au catholicisme ambiant. Tout se passe comme s’ils y étaient devenus aussitôt profondément étrangers pour ne réussir jamais, quand ils étaient tentés d’y retourner, que des retrouvailles très impropres.» D’une certaine façon, seul Montesquieu aurait permis, bien lu, une approche plus empathique de la religion, et Benjamin Constant l’invoque au seuil de sa longue étude et en comprend la logique pour réfléchir sur la Révolution française, parvenant à en faire une critique en faveur du libéralisme, comme Châteaubriand donc et non comme Burke : « L’homme s’applaudit d’avoir repoussé tous les préjugés, toutes les erreurs, toutes les craintes, et toutes les craintes, tous les préjugés, toutes les erreurs semblent déchaînés. On a proclamé l’empire de la raison, et tout l’univers est frappé de délire ; tous les systèmes se fondent sur le calcul, s’adressent à l’intérêt, permettent le plaisir, recommandent le repos, et jamais les égarements ne furent plus honteux, les agitations plus désordonnées, les douleurs plus poignantes » (*De la religion*, I, 1 dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1957, p. 1391). Il appartient à un autre romancier libéral, Walter Scott, d’avoir su entrer dans la conscience fanatique sans la réduire à sa dénonciation indignée et complaisante et tout en la conduisant à une sorte de modération avec son grand roman *The Heart of Midlothian* (*Tales of my landlord*, 1818). Leçons que les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles n’ont guère écoutées.

Jean-Paul Sermain

*La Suite des Mille et Une Nuits*, Jacques Cazotte, édition critique établie par Raymonde Robert, Paris, Champion, « Bibliothèque des Génies et des Fées », n° 10, 1007 p., 2012.

*La Suite des Mille et Une Nuits* constitue le dernier des volumes de « contes orientaux » choisis par les éditions Champion pour leur collection de la « Bibliothèque des Génies et des fées » ; c’en est aussi l’œuvre la plus tardive, et l’une des rares à avoir été publiée en tant qu’inédit par Paul Barde, dans les quatre derniers tomes du *Cabinet des fées* en 1788 et 1789 — après que le tome 37 avait dressé la liste des ouvrages de sa collection et une notice des auteurs, donnant l’impression d’un achèvement. Avec cette « Suite », également titrée « Continuation » (voir les précisions de R. Robert p. 57), Cazotte signe une œuvre de transition, qui prépare la vague de l’orientalisme du XIX<sup>e</sup> siècle : il ne s’agit plus d’une traduction-adaptation, telle que